

XYZ. La revue de la nouvelle

Bombus, Bombini

Simon Dansereau-Laberge



Numéro 142, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dansereau-Laberge, S. (2020). *Bombus, Bombini*. XYZ. *La revue de la nouvelle*, (142), 63–68.

Bombus, Bombini

Simon Dansereau-Laberge

J'ÉTAIS ASSIS dans le coin vitrine d'un café. J'adore les coins vitrines, sur les promontoires, on se sent exposé, sous verre, en pleine monstration.

Il y avait comme un grattement, un grésillement, quelque chose à mes pieds. Je l'ai vu.

J'ai vu un bourdon tout faiblard, comme en fin de vie, longeant les plinthes. Je n'ai pas bougé, il fallait agir, mais en l'absence de serviette, je n'ai d'abord rien fait. C'était trop loin, hors d'atteinte. J'ai voulu l'ignorer, mais quelque chose de fort en moi m'empêchait de retourner à mon rituel procrastinateur. Le grondement se faisait soudain plus véhément, ce qui était alors rumeur de mouche de café s'est transformé en bourdonnement, et j'ai compris. Tout était si imminent. J'étais un incapable.

Parce qu'on se sent démuni face au bourdon. Les enseignements populaires de mon enfance verdunoise, *respectueux de nature* que nous étions, me rappelaient que les bourdons sont moins portés à la piqûre, mais Dieu qu'ils peuvent faire mal. J'ai donc tapé « bourdon », sans fla-fla, juste « bourdon », dans mon moteur de recherche. J'avais une soif de savoir. Je me sentais coupable, voyez-vous ? Je suis tombé sur l'article du site de Beeopic, une *start-up* française spécialisée en installation de ruches en milieu urbain, plus précisément sur les toits d'entreprises et de commerces. Il titrait *Pourquoi ne récolte-t-on pas le miel des bourdons ?*. Un article de Sybille Moulin. Prenons un court instant pour apprécier l'association du prénom *Sybille* au patronyme *Moulin*. Dans un premier temps, nous avons la prédiction, la prophétie, et dans le second, l'objet de l'illusion. Le futur et

le conjectural réunis ; j'étais en toute confiance en entamant la lecture de cet article qui formera forcément les prémisses d'un livre sibyllin.

Je voyais défiler devant mes yeux les différences entre les pollinisateurs *Apis mellifera* — littéralement « l'abeille portant le miel » — et le bourdon du genre *Bombus* de la tribu *Bombini*. L'argumentaire était intéressé, une structuration comparative sur le modèle de la foire aux questions du pourquoi nous prenons le miel des abeilles et laissons en plan celui des bourdons. Pourquoi ? Le bourdon joue à la dure, tandis que l'abeille est prévoyante, trop peut-être ; elle en vient à tuer ses ouvrières automnales et à poursuivre le labeur avec d'autres ouvrières saisonnières, une fois le temps de la pollinisation arrivé, et le cycle continue bon an, mal an (techniquement !). On prend le miel des abeilles — pas tout, dit l'article avec trois points d'exclamation, surtout pas — parce que les bourdons ne produisent que ce dont la reine a besoin pour passer l'hiver, elle est la seule survivante, elle dort, et comme tout le monde sait : qui dort dîne. Prendre aux bourdons reviendrait à signer leur arrêt de mort. On en vient à nous faire comprendre que les bourdons sont annuels, leur survie se résume à quelques reines solitaires, tandis qu'*Apis* est pérenne, elle bouge, doit s'activer même l'hiver pour garder une température stable dans la ruche, quitte à réduire le personnel. Quelque chose de durable, quelque chose aussi qui tient du développement dans les stocks de miel. (On dirait presque qu'elle travaille pour nous.)

Je me suis étiré vers le comptoir. L'heure était grave ! J'en ai parlé aux employés du café, en effet le coin où j'étais, appelé la « cage de verre », agissait comme un piège à bestioles, du déjà-vu. Souvent ce sont des guêpes, les bourdons, c'est plus rare. Je voulais le sauver. Mon geste était noble, a-t-on statué. On est tous un peu forgés par ce spécisme-là.

J'avais la trouille, trop ignare pour me douter qu'il (qu'elle ? je ne sais toujours pas) ne me piquerait pas. J'ai pris mon courage à deux mains, l'une maintenant munie d'une grande carte de visite et l'autre d'un verre en plastique, fort

des informations que Beeopic m'avait transmises : le bourdon pollinise, il est frugal, le bourdon se meurt, personne n'en parle, on parle beaucoup des abeilles, parce que le miel, je crois ; je me suis lancé.

J'ai tenté pendant dix bonnes minutes de leurrer cette créature... elle m'effrayait, quelque chose de viscéral et d'acquis. J'ai pensé par la suite aux insectes mangeurs de chair dans *La momie*, le *remake* bien sûr. Après un moment, croyant l'appâter avec la carte de visite d'un atelier de poterie de mon quartier, j'ai refermé le verre sur l'insecte. Je l'ai blessé sans l'attraper.

L'être qui ne faisait que marcher sur ses six pattes s'est mis à voler à hauteur de ma cheville, perdant le contrôle et laissant tomber des éléments jaunâtres que j'ai pris pour du pollen et qui pourraient très bien être, selon Wikipédia, des acariens parasitant son organisme. Le bougre était mal en point pour une raison — tout pour se dédouaner d'un acte bombicide. Toujours est-il que, par ce geste, je l'ai achevé. Quelques minutes plus tard, l'effort du vol a cloué au sol cet être utile, mais second violon, solitaire en apparence, alors que l'union fait la force. Oublié au profit de sa cousine, *Apis* passant devant *Bombus*, l'alto avant les basses.

J'ai fait mon rapport à la barista, parce que, vous voyez, j'étais investi du rôle de sauveur des muets de la planète, des sourds bourdonnements, un vrai *step-up* à l'échelle locale. Elle m'a dit « c'est l'intention qui compte ».

Vraiment ?

Quelque chose s'est alors opéré en moi. Je devais expier une faute envers le vivant. Les Anglais disent « *atonement* », étymologiquement c'est « refaire un », *at one*, se réunir, en ce qui me concernait, avec le vivant.

Je suis revenu à ma source première, ma *start-up*. J'ai commencé à douter de la neutralité, de la dénotation, de l'universel du texte lorsqu'un *on* est apparu. Après avoir souligné que, chez les abeilles, les reines vierges partent normalement avec la moitié de la ruche fonder un nouveau royaume, on laisse tomber cette courte phrase : « Dans la ruche située sur

le toit de votre entreprise, *on* ne la laissera pas faire ! » Et puis ces hyperliens sous les termes d'*apiculture urbaine*, d'*abeilles dans votre entreprise* et de *premières récoltes* me transportant tous vers une brochure d'achat ont achevé mon désir d'apprendre avec Beeopic. Ah ! Et que dire de cette conclusion suivie de trois points de suspension : « Si nous pouvons procéder à l'installation d'une ruche d'abeilles dans votre entreprise (*hyperlien*), pour une colonie de bourdons, il faudra que nous revenions tous les ans... » Ces points de suspension m'ont semblé ouverts à l'exploitation de ce qu'on appellera sûrement un jour « *Bombus mellifera* », à un certain prix.

J'avais besoin de diversifier mes sources. C'était très primaire, comme un appel païen à tous les traits possibles et imaginables du vivant de ce bourdon et de son espèce.

J'ai emprunté les voies de l'*open source* avec Wikipédia en français et en anglais. J'ai appris que certaines fleurs relâchent leur pollen à une fréquence qu'atteint le bourdonnement du *Bombus*. Que pendant longtemps la physique s'expliquait mal le vol du bourdon. J'ai pu mettre un nom sur l'interlude bien connu de Nikolai Rimski-Korsakov (*Le vol du bourdon*, que je ne saurais reproduire ici). J'ai appris que certains provincialismes anglais préféraient le mot *dumbledore* ou encore *humblebee* au plus usuel *bumblebee*. Par une sorte d'atavisme enchanteur, Bénédicte — nommer, c'est singulariser — avait l'humilité et la bienveillance du directeur de Poudlard. Et comme d'autres, j'avais le profond sentiment qu'au regard de la trame narrative, nous en étions juste après le sixième opus, à comprendre pourquoi nous en étions arrivés là et à en traquer les responsables.

Parce que les encyclopédies ouvertes ont au moins ceci de bon qu'elles tentent de suivre le flot de nos contradictions, j'ai senti un malaise lorsque j'ai lu, sous la plume d'un anonyme, qu'en Europe certaines espèces ont perdu presque quatre-vingt-dix pour cent de leurs troupes dans les deux dernières décennies et que les causes vont du général (les changements climatiques) au banal (le manque de bandes

florales), voire au vénal : les insecticides (les néonicotinoïdes, nommons-les).

Vous l'aurez bien compris, cette eulogie tournait petit à petit à l'enquête. L'état du bourdon, c'est un peu *Les dix petits nègres* sans la chute : les ouvrières stériles périssent, suivies de la reine mère, puis, après avoir fécondé les reines vierges, les mâles meurent, et finalement, depuis quelques années, même les reines fécondées s'éteignent... et on cherche encore le coupable, comme une bouteille à la mer.

Mais là où Wiki était tout aussi démuni que moi et on ne peut plus ironique, c'était dans les solutions entrevues. En Allemagne, l'on vend présentement des nids artificiels dans le cadre d'une grande campagne *DIY* de lutte à la conservation. En France, le Muséum national d'histoire naturelle a lancé un appel à contribution au public : aider la science en comptant le nombre de bourdons présents dans les jardins. L'encyclo indiquait que sept cent cinquante personnes y avaient participé ; autant dire tout Paris. On avait bel et bien individualisé la lutte.

Puis, je suis tombé sur un article du *Monde* de la semaine dernière au sujet de la parution d'un essai du journaliste Stéphane Foucart intitulé *Et le monde devint silencieux*. Le quotidien offrait un extrait assez long de l'enquête de Foucart sur la stratégie employée par les compagnies spécialisées en agrochimie pour convaincre les gouvernements et certaines ONG que le doute raisonnable existe. Foucart l'appelle la « stratégie du doute », déjà employée dans les années 1950 par le Don Draper de la série *Mad Men*, ou par nul autre que John W. Hill, engagé par les fabricants de cigarettes soucieux de faire oublier les liens entre cancer et tabagisme. Hill a proposé que les cigarettiers financent la recherche sur le cancer afin de noyer l'espace public de causes probables pour que s'y perdent les vraies raisons. L'exposition solaire, la malnutrition, le stress étaient des suspects au même titre que la cigarette. L'incompétence par le trop-plein, les preuves absurdes.

Une femme m'a dit un jour, sur la route entre Québec et Tadoussac : « En Occident, on nous apprend aussi à forger des 67

angles morts de la pensée et à nous y tenir. » Stéphane Foucart cite la technique de la « recherche leurre », analysée par l'historien des sciences Robert N. Proctor, lequel a plus largement théorisé le concept d'agnotologie, l'étude de l'ignorance ou du doute provoqué culturellement, particulièrement en ce qui a trait à la publication de données scientifiques trompeuses et inexactes (de *agnosis*, « le fait de ne pas savoir », et *-logia*, « l'étude de »).

Je comprenais mieux l'hésitation forcée de Wikipédia, mais aussi de l'Union européenne, de l'ONU et de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN). Dans le cas de l'Union européenne, les insecticides sont une cause probable parmi tant d'autres.

L'incompétence se paye parfois plus cher que l'expertise.

J'ai regardé une dernière fois le corps inerte de Bénédicte Bombini, son tout petit corps velu. J'ai regardé la barista, elle savait que je n'avais pas su, je savais qu'elle n'en savait pas plus. Je suis parti.